

PASSIONS ET PRAIRIE  
LÉGÈRE EN AOÛT

## DU MÊME AUTEUR

### Aux éditions Théâtrales

HONORÉE PAR UN PETIT MONUMENT, 1982

PORTRAIT DE FAMILLE, 1993, 2002

TURBULENCES ET PETITS DÉTAILS/

J'AI JOUÉ À LA MARELLE, FIGURE-TOI..., 1994

LES PAS PERDUS, 2000

DE DIMANCHE EN DIMANCHE, 2005

LES TORTUES VIENNENT TOUTES SEULES, 2007

LES SILENCES D'EULALIE (*in* 25 PETITES PIÈCES D'AUTEURS), 2007

### Chez d'autres éditeurs

DÉRIVES ET PETITS DÉTAILS (*in* BRÈVES D'AUTEURS), Actes Sud, 1993

UNE PETITE TACHE VERTE (*in* LES MONSTRES),

L'Avant-scène Théâtre - La Comédie-Française, 2008

DENISE  
BONAL

PASSIONS ET PRAIRIE  
LÉGÈRE EN AOÛT

*éditions*  
THEÂTRALES

La collection RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 1988, 2009, éditions THÉÂTRALES,  
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois.

ISBN : 978-2-84260-319-9 • ISSN : 1760-2947

ISBN de la première édition, publiée avec le concours du Centre national du livre : 978-2-85601-194-2

Photos de couverture : © Gaëlle Mandrillon.



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1.) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

**Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Passions et Prairie* et de *Légère en août*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.**

*À Francis Henriot, Yves Ferry, Georges Werler, Guy Rétoré,  
Pierre Aliphath, Félix Augustin, Jean-Michel Aumard, Nathalie Ballois,  
Dominique Barrou, Joël Beaumont, Yasmina Ben Azouz, Hourria Ben  
Azouz, Guy Benit, Françoise Bossoutrot, Stéphane Bouvet, Patrick Canepa,  
Pascal Castells, Yasmina Cherif, Liliane Chevrier, Éric Chevrier, Valérie  
Czop, Alain Desforges, Annie Desforges, Laurence Desforges, Pascal  
Desmoulières, Sophie Fabian, Jean-Jacques Feyfant, Jean-François Fouque,  
Françoise Gouin, Henri Grandière, Nathalie Hulstaert, Édith Humbert,  
Chantal Jean-Marie, Josiane Laffineur, Patricia Laroche, Thierry Lebert,  
Valérie Le Bozec, Marie-Hélène Levy, Marie-Sol Mellado, Claire Nivel, Tien  
Pham, Joseph Poucet, Françoise Presles, Brigitte Poirier, Annick Rousseau,  
Danielle Seksig, Gilbert Sutter, Joël Tartar, Min-Ying Thang,  
Gérard Wapler, Philippe Ziane.*

PASSIONS  
ET PRAIRIE

## PERSONNAGES

YOLANDE, *45 ans*

LILIANE, *40 ans*

BLANCHE, *30 ans*

LA MÈRE

MAXENCE, *mari de Yolande, la quarantaine*

VINCENT, *mari de Liliane, la quarantaine*

ROGER, *mari de Blanche, un peu moins de 40 ans*

## UN CIEL BIEN ACCROCHÉ

*C'est une grande prairie avec au loin un vallonnement. Et plus loin encore, on aperçoit la ville qui arrive. Un petit ruisseau traverse la prairie.*

*Yolande apparaît avec son panier de pique-nique. Cherche la place idéale et l'ayant trouvée, regarde le ciel.*

YOLANDE.— Ça, c'est un ciel bien accroché. Moi aussi je me sens bien accrochée... J'ai encore vingt bonnes années à remplir... Je... vais les remplir à fond tout comme je remplis mes robes.

*À genoux, commence à installer les nappes et la nourriture.*

C'est ici qu'on venait toutes les trois avec grand-mère, quand on était petites. L'herbe a la même odeur. Naturellement, c'est toujours moi qu'arrive la première. C'est vrai que je suis l'aînée. Pourtant j'ai aidé mon Maxence aux cuisines...

On m'aurait dit que plus tard toute cette colline...

*Conversations au loin. Cris d'enfants. Aboiements de chiens...*

Ils vont tous s'agglutiner en gros paquets de familles. Ça va être une journée à cueillir de plein fouet, comme on dit... (*temps*) Je recommence à avoir mes prémonitions : je sens que j'aborde une période de chance.

*Arrive Liliane avec son panier.*

LILIANE.— Tu es déjà là...

YOLANDE.— (*Elles s'embrassent.*) Je suis née la première.

LILIANE.— Et maman ?

YOLANDE.— Quoi maman, tu me fais peur.

LILIANE.— Tu ne devais pas passer la prendre ?

YOLANDE.— Non, pas du tout. On s'est mal comprises. C'était ou toi ou Blanche.

LILIANE.— Blanche!... Donc, c'était moi...

*Léger temps.*

LILIANE.— On venait ici avec grand-mère quand on était petites.

YOLANDE.— Il fallait enfoncer la barre du chocolat jusqu'au fond du petit pain, sans la casser, pour que le vœu se réalise.



LILIANE.— Tu rêvais toujours d'amour?

YOLANDE.— D'amour. D'argent aussi. J'ai presque jamais cassé la barre du chocolat!... Et Maxence : fort comme un bœuf, doux comme un agneau, et il sait faire de l'argent! (*Elles rient.*) Et Blanche qu'est-ce qu'elle désirait?

*Léger temps.*

LILIANE.— Elle voulait être chirurgien.

YOLANDE.— Ah? Je ne me souviens pas du tout. Toi, tu es très belle, aujourd'hui...

LILIANE.— Je ne devrais pas. Et Maxence?

YOLANDE.— Il ne pourra pas venir. Des commandes à la pelle, le boudin, le boudin et les communions qui commencent...

LILIANE.— Pas de boudin pour les communions quand même.

YOLANDE.— Il est sur une nouvelle création : le boudin à la framboise...

LILIANE.— En hors-d'œuvre ou en dessert?

YOLANDE.— Comme on veut.

LILIANE.— Et alors?

YOLANDE.— Sublime.

*Temps. Elles se regardent.*

LILIANE.— Ce qu'on a été belles dans le temps.

YOLANDE.— On l'est encore. On est les plus belles de la ville.

LILIANE.— Blanche continue à se trouver laide.

YOLANDE.— Elle n'est pas laide, elle est nerveuse.

LILIANE.— Elle est surtout la femme de Roger. Je ne m'habituerai jamais. Je me demanderai toujours pourquoi elle l'a épousé.

YOLANDE.— Pour divorcer d'avec maman...

LILIANE.— Qu'est-ce que je fais? Je descends la chercher ou on attend?

YOLANDE.— On attend. La journée commence à peine. Peut-être que son petit locataire...

LILIANE.— Son petit locataire a sans doute d'autres chattes dans sa vie...

YOLANDE.— En pleine nuit, il a fait ouvrir une pharmacie rien que pour elle. Les Canadiens sont très serviables, ça c'est vrai... Vincent va venir ?

LILIANE.— Il va venir, il avait un conseil.

YOLANDE.— (*rapidement*) Ça va être une journée exceptionnelle comme on dit. Et nous on va être dans cette exception.

LILIANE.— Il faut redescendre la chercher... avec cette chaleur...

YOLANDE.— Ah! Voilà Blanche, tout en blanc...

*Blanche arrive, les mains vides.*

YOLANDE.— Et maman!

BLANCHE.— Ah! non les sœurs. (*Elle les embrasse rapidement.*) Ah! non, vous n'allez pas commencer. On ne s'est pas vues depuis trois semaines, on arrive au bord du souffle, et tout de suite : «Maman!» On a crié ce mot-là toute notre vie, trois bouches à la fois, elle aimait ça – Où est maman?, qu'est-ce qu'elle fait maman?, elle rentre à quelle heure maman? elle a encore pleuré, maman, maman...

YOLANDE.— C'était difficile de crier papa.

LILIANE.— Tu n'as rien apporté?

BLANCHE.— Roger voulait s'en occuper lui-même. Mais au dernier moment, il a eu un incendie sur les bras...

LILIANE.— Criminel?

BLANCHE.— Sûrement.

LILIANE.— Où?

BLANCHE.— (*Fait signe qu'elle ne sait pas.*) On venait ici, toutes les trois avec grand-mère, quand on était petites. Il y avait des vaches dans le pré à côté. Depuis qu'ils ont fait disparaître tous les bosquets, il y a moins d'oiseaux et presque plus de libellules sur la rivière...

*Silence.*

YOLANDE.— C'est vrai qu'il y a de plus en plus de choses et il y a moins de tout.

BLANCHE.— J'ai mal à la tête...

YOLANDE.— J'ai des cachets.

# LÉGÈRE EN AOÛT

*À Dominique Mac'Avoy.*

*Merci à Minda Amaral, l'inspiratrice du rôle qui porte son nom.*

## PERSONNAGES

GINETTE, *la trentaine, mariée*

FLORENCE, *vingt ans, étudiante*

DOMINIQUE, *vingt-cinq ans, qui est-elle ?*

MINDA, *vingt ans, portugaise*

SOLANGE, *vingt et un ans, travaille dans un salon de coiffure*

MADemoiselle, *directrice de la clinique*

## LA VIE ORGANISÉE

*La salle commune. C'est le début de l'été. Toutes les filles, enceintes, sont là. Ginette s'occupe du ménage. Dominique lit. Minda écrit avec application. Comme à son habitude, Florence, vautreée, ne fait rien sauf se ronger les ongles.*

GINETTE.– Moi je trouve que la vie est une affaire trop sérieuse pour qu'on se permette de négliger les questions d'argent.

FLORENCE.– Oh! mais personne ici ne se permet de négliger les questions d'argent. Chacun de nos ventres est un portefeuille.

DOMINIQUE.– *(sans aucune agressivité, à Florence)* Ça vous plaît?

FLORENCE.– *(qui fait semblant de ne pas comprendre)* Comment?

DOMINIQUE.– *(souriant)* Vous vous amusez beaucoup?

FLORENCE.– *(gravement)* Beaucoup. Tout et tout le monde ici m'amuse énormément. J'ai la santé... rusée... Ainsi madame Ginette...

GINETTE.– Je vous prierai une fois de plus de ne pas m'appeler madame Ginette, ça fait mauvais genre... et tout.

FLORENCE.– Ainsi... *(Bouche fermée, inarticule un mot qui remplace «madame».)* ... Ginette qui brique cette maison brique par brique comme si elle allait en devenir propriétaire à Pâques...

GINETTE.– Je suis propriétaire de mon appartement...

FLORENCE.– Oui, madame, nous savons, grâce au premier «bébé». Encore mes compliments, madame Ginette... *(mouvement d'humeur de Ginette)* ... vous avez la grossesse organisée...

GINETTE.– Parfaitement. Quand on a été pauvre toute son enfance et toute sa jeunesse... On a enfin un manteau neuf... on l'étréne – il fait beau – mais on a des souliers qui n'en peuvent plus... dans l'autobus on cache ses pieds sous la banquette... alors on s'achète des souliers... plus tard... quand le manteau n'est déjà plus très neuf, et puis le sac est tellement vieux... alors on fait des économies... on se prive de tout... on s'offre un sac éclatant et très cher... à ce moment-là les chaussures sont démodées, le manteau n'a plus de couleur... alors, oui, on

s'organise, c'est vrai... moi je trouve que le manque d'argent c'est un grand malheur et c'est aussi grave que le manque de santé... Et puis d'ailleurs les deux vont ensemble.

MINDA.- S'il vous plaît, excusez-moi, comme on écrit en français fidélité? C'est à mes patrons que j'écris.

FLORENCE.- « Fi » comme fibrome, « dé » comme délivrance, « lit » comme « tu viens au lit chérie? » et « té » comme tétée.

MINDA.- (*Éclate de rire.*) Je n'ai rien compris du tout...

DOMINIQUE.- (*Épèle le mot.*) F.I.D.É.L.I.T.É.

MINDA.- C'est difficile le français... (*riant*) C'est le troisième enfant de mes patrons qui m'a apprendre à parler. Quand je suis arrivée, il ne parlait pas encore... et moi j'étais comme lui... alors maintenant je me débrouille bien... et lui il a l'accent Portugal... quand je veux lui donner son bain il crie « no baño... no bañ... ». (*Elle rit, tout le monde la regarde.*)

FLORENCE.- C'est bientôt fini votre ménage madame Gi?

GINETTE.- Pourquoi, ça vous dérange?

FLORENCE.- Beaucoup.

GINETTE.- Je suis la préposée au ménage. J'aime ça. Je le ferai aussi bien que possible.

FLORENCE.- Votre encaustique pue.

GINETTE.- (*indignée*) Quoi? Mon encaustique pue?

FLORENCE.- Elle pue. Il y a des odeurs de propreté familiale flamande et homogénéisée qui me font penser au pus et à la merde. (*Elle sort en claquant la porte.*)

GINETTE.- C'est la première fois que je rencontre une femme qui n'est pas sensible à l'odeur de propre de l'encaustique.

*Temps.*

MINDA.- Qu'est-ce qu'elle a? Elle est colère?

DOMINIQUE.- Elle supporte mal sa situation.

MINDA.- Elle est très jeune...

DOMINIQUE.- Vous aussi, Minda, vous êtes jeune.

MINDA.– J'ai quitté la maison j'avais 12 ans... c'est comme si j'avais...  
(*Elle cherche.*) vivre... beaucoup d'années en plus.

DOMINIQUE.– Vos parents sont toujours au Portugal?

MINDA.– (*Elle sourit.*) Oui... dans un petit village de la montagne...  
Sabougal il s'appelle... L'hiver il fait très froid. L'eau elle est gelée pour  
la toilette.

DOMINIQUE.– Il y a longtemps que vous n'êtes pas retournée chez  
vous?

MINDA.– Depuis l'arrivée en France... j'avais 17 ans. Je suis venue...  
comme on dit en français? (*Elle rit.*) Sans me faire voir?

DOMINIQUE.– Clandestinement?

MINDA.– ...

DOMINIQUE.– En vous cachant des autorités?

MINDA.– Oui... peut-être – c'est ça... mon oncle était venu au Portugal  
pour les vacances. Il travaille ici depuis dix ans. Dans la même entre-  
prise. Il m'aime beaucoup. Il est mon parrain. Il a fait fabriquer des  
faux papiers... où j'étais plus vieille. Quand j'ai passé à la douane...  
j'avais le cœur qui battait... exact comme une voleuse. (*petit temps*)  
Mais je voulais partir... je ne voulais pas rester là-bas.

GINETTE.– Pour gagner plus?

MINDA.– ...

DOMINIQUE.– Pour avoir un salaire plus élevé?

MINDA.– Non. Non. Là-bas je travaillais dans l'usine IBM de Lisboa.  
J'avais un bon salaire. Je revois : toutes les filles, elles ont des lunettes.  
En six mois, j'ai fallu porter des lunettes.

DOMINIQUE.– Pourquoi?

MINDA.– Parce que les pièces, elles sont si toutes petites. Non, j'avais  
un bon salaire.

GINETTE.– Alors pourquoi?

MINDA.– (*Elle se ferme soudain.*) Parce que.

GINETTE.– Regardez si ça brille. On pourrait se mirer dans les meubles.